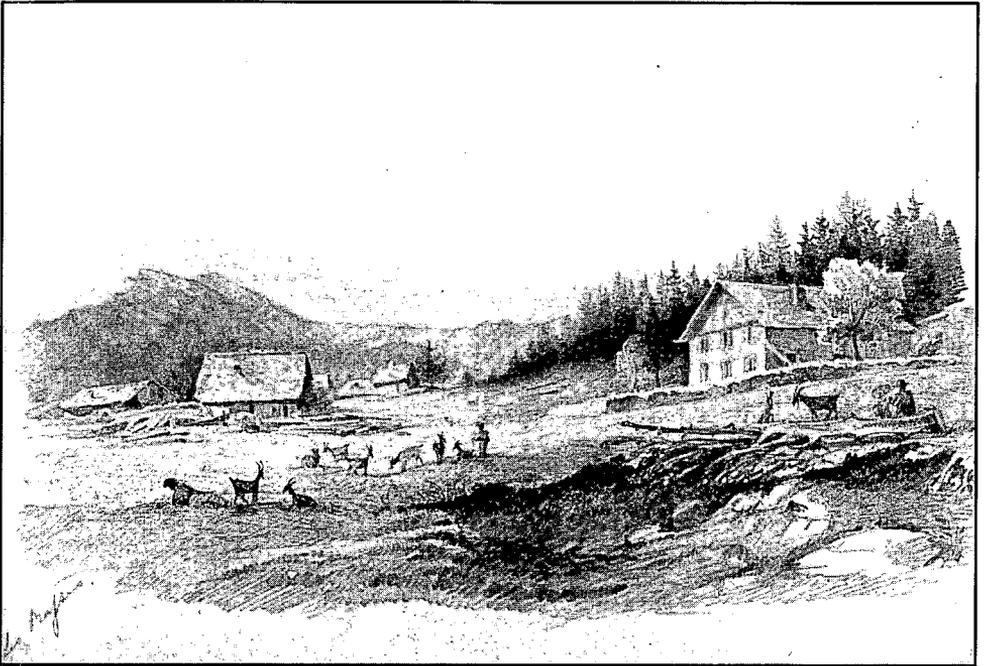


Antoine Duchemin

# Six maisons aux Rasses

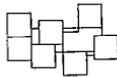


# Six maisons aux Rasses

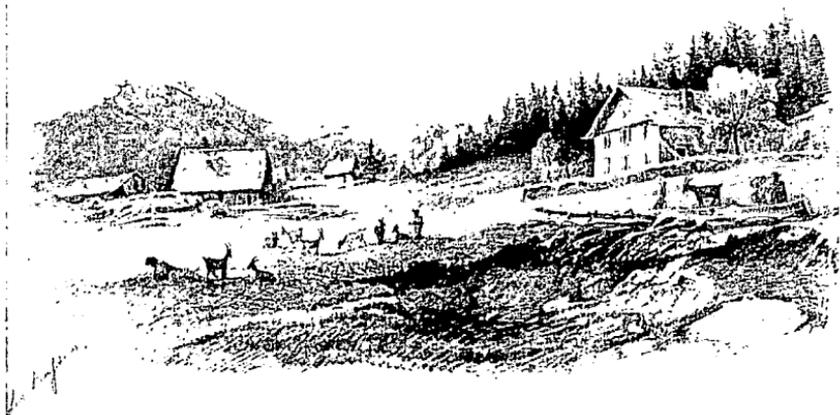
*Mis en page par Olivier Robert,  
fils de Claudine Robert et petit-fils de Maggy Rychner.*

Antoine Duchemin

# Six maisons aux Rasses



*Talbe-Hèr*



Clémentine Brelaz, *Les Rasses*, crayon sur papier, 20 x 28 cm, vers 1850.  
À droite, la Vieille Maison et au fond, les Aiguilles de Baulmes.

---

## Introduction

« Six maisons », cela sonne comme les noms de ces stations mystérieuses où s'arrête le petit train d'Yverdon à Sainte-Croix : Six Fontaines, Trois Villes... Mystérieuses car, perdues dans la nature, on ne sait ce qu'elles desservent ni d'où vient leur nom. Mais ici, pas d'autre mystère que le souvenir parfois perdu du passé, et les surprises des relations familiales entre les estivants qui ont occupé ces maisons depuis plus d'un siècle et demi.

Ces maisons sont, dans l'ordre chronologique de leur apparition :

- la Vieille Maison ;
- la maison de Rham (face à la colonie de vacances des Écu-reuils) ;
- le Frêne ;
- le chalet Salomon (actuellement Preitner) ;
- le Mazet (alias chalet Merle, alias chalet Chocolat, alias chalet Soutter) ;
- les Fougères ;
- ... auxquelles il convient d'ajouter une septième, la Combette.

Mais ces souvenirs perdus, et partiellement retrouvés, sont aussi

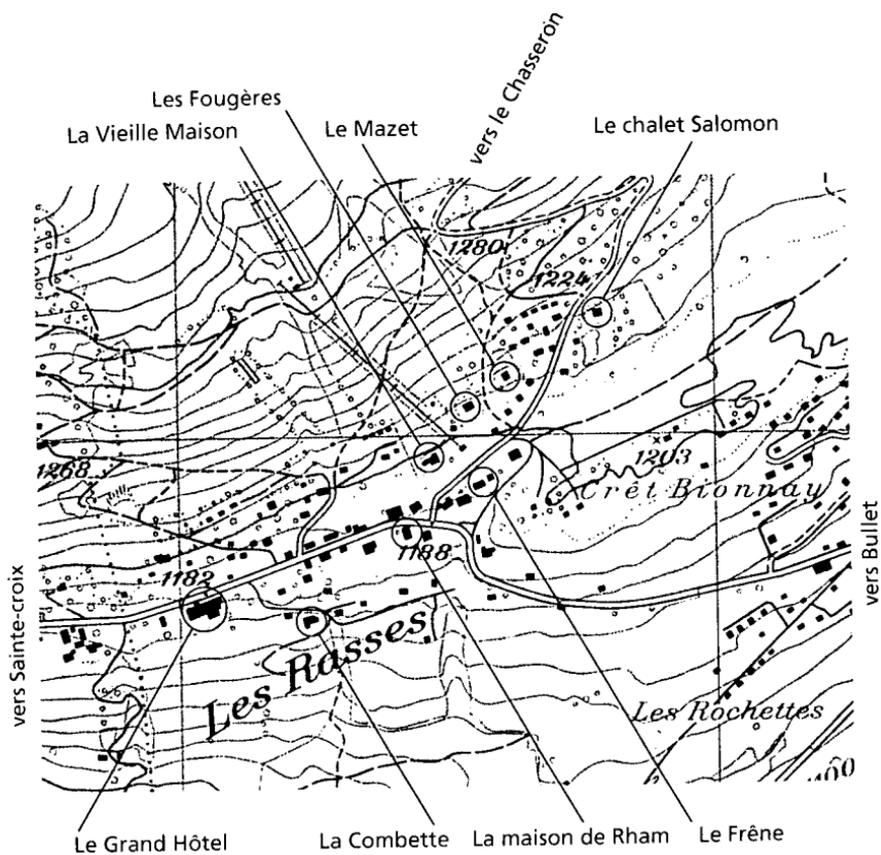
ceux de trois sœurs : Eugénie, Marianne et Clémentine Brélaz. Toutes trois ont joué un rôle important dans ces relations familiales entre estivants, et dans l'acquisition et l'occupation de ces maisons. Et les relations familiales ont été entretenues et développées sans cesse par la générosité et l'hospitalité dont ont fait preuve les maîtresses de maison, survivant parfois de nombreuses années à leurs époux, Eugénie Du Pasquier (Brélaz), Adèle Salomon (Perrot) et Jeanne Merle d'Aubigné (Bruneton).

Les six chapitres de ce texte correspondent aux six périodes délimitées sur le tableau des arbres généalogiques. De cette manière, les personnes dont il est question dans un chapitre sont celles qui « coexistaient » lors de leurs séjours aux Rasses.

- I.— La « découverte » des Rasses – 1841-1870
- II.— Six maisons... ou plutôt sept – 1870-1900
- III.— Le tournant du siècle – 1900-1918
- IV.— L'entre-deux guerres – 1918-1945
- V.— Les trente glorieuses – 1945-1975
- VI.— Les vingt-cinq dernières – 1975-2000
- VII.— Quelques personnages en marge de l'histoire familiale aux Rasses

## Annexes

- Sources
- Arbres généalogiques et diagramme des transmissions des maisons





Le chemin du Chasseron, vers 1885

---



La route du Chasseron, 2002

---

I.  
1841-1870  
La découverte des Rasses

C'est en 1841 que Louis Ferdinand Du Pasquier (1805-1851), négociant habitant Neuchâtel après Le Havre et Genève, achète la Vieille Maison à Louis Henri Christin de Bullet\*.

Cet été 1841, Ferdinand Du Pasquier vient s'installer avec sa famille, arrivant de Concise en voiture à cheval. Son journal indique que l'été fut maussade : pluie et vent comme il arrive souvent dans le Jura.

*« Les Rasses, dimanche 11 juillet 1841. Je suis arrivé ici avec ma famille lundi passé 5 courant. Nous venions de Concise où nous avions fait un petit séjour très agréable d'environ cinq semaines. Partis vers trois heures après midi par un temps chaud mais peu établi puisque le matin, il avait beaucoup tonné, nous fûmes surpris en montant la côte depuis Vuittebœuf par un orage et une pluie très abondante, et ce ne fut pas sans peine que nous atteignîmes vers sept heures*

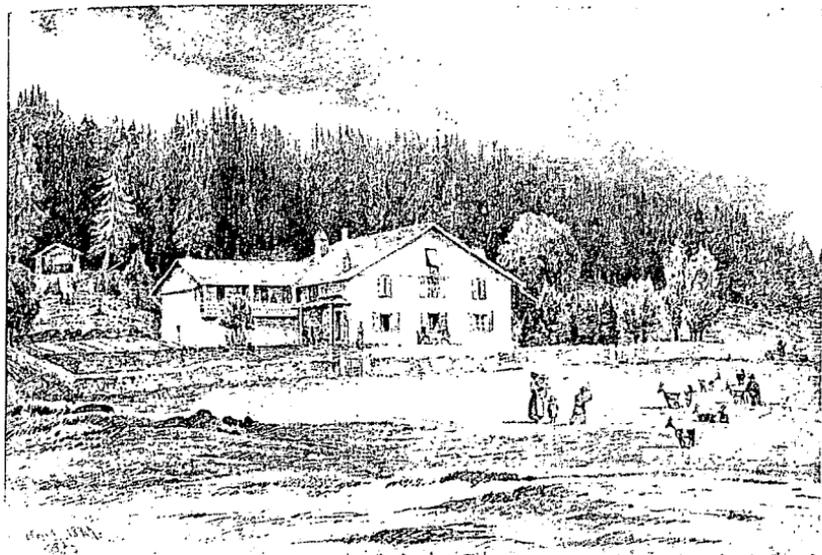
\* Archives cantonales vaudaises, cote GF 108/7 F° 90, acte passé le 7 décembre 1841, par conséquent cinq mois après la première installation ! L'incendie qui détruisit une partie des archives de Bullet date de 1744. Ces archives ne pouvaient donc pas concerner cette acquisition.

*notre résidence actuelle. Les premiers moments d'un établissement nouveau ne sont pas les plus agréables et l'on ne doit s'attendre à en jouir qu'au bout d'un certain temps. Cette première semaine a été employée à arranger un peu les alentours de la maison et à mettre tout en ordre dans l'intérieur. Le temps en général n'a pas été beau ; presque toujours un gros vent et parfois de la pluie. Vendredi a pourtant été chaud et sec. Hier et aujourd'hui par contre il n'a pas cessé de pleuvoir, avec brouillard et vent de tempête. La température est froide et on a quelque peine à se réchauffer. Malgré cela, Dieu en soit loué, notre disposition à tous est bonne. » Journal de Ferdinand Du Pasquier.*

Mais pourquoi cette installation à la montagne ? À cette époque, à la belle saison, les familles aisées qui veulent échapper à la ville choisissent plutôt une campagne dans le voisinage immédiat de la ville où elles habitent. Et comment Ferdinand Du Pasquier, négociant, peut-il, à l'âge de 36 ans passer quatre mois de l'année à la montagne ?

Ferdinand Du Pasquier a épousé en 1833 Eugénie Brélaz (1813–1893) dont la famille habite Genève après avoir passé un certain nombre d'années à Lisbonne. Il a d'elle six enfants dont quatre ont vécu : Arthur, James Ferdinand, Mathilde et Henri.

Passant tous leurs étés aux Rasses, ils semblent y avoir pris goût, profitant comme nous le faisons aujourd'hui des nombreuses promenades ou « courses » jusque dans les combes les plus lointaines et sur les sommets avoisinants. La mobilité n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, les séjours d'été duraient trois ou quatre mois. Néanmoins les journées étaient bien remplies : lecture de nombreuses gazettes et d'ouvrages pieux qu'on retrouve encore dans nos bibliothèques, leçons aux enfants, cultes tous les dimanches soit à Bullet, soit à Sainte-Croix, réunions fréquentes présidées par le pasteur ou par un visiteur, au cours desquelles on chantait des can-



Clémentine Brelaz, crayon sur papier, 18,5 x 27 cm, août 1847.  
La Vieille Maison. On remarque à l'ouest (à gauche) un jardin potager.

tiques..., mais aussi, pour les hommes, les foins et récoltes d'avoine aux Préssettes, travaux indispensables pour nourrir les chevaux.

Cependant l'occupation principale semble avoir été, dès la première année, l'accueil de parents ou d'amis, pour des séjours plus ou moins longs. En définitive, malgré l'absence de moyens de transport, les visites sont dès l'origine très nombreuses.

*« 31 juillet 1841. Montée de nos très chers amis Merle...  
Vingt personnes abritées... Vingt-deux à table. »*

On relève dans le *Livre des Pèlerins*, inventaire scrupuleux des visites et passages à la Vieille Maison, et dans le journal de Ferdinand Du Pasquier de nombreux noms que l'on retrouvera souvent par la suite : Merle (d'Aubigné), Brélaz, Lassence, de Pourtalès, de Rham, Chavannes, de Meuron, Chatelanat, Monnerat, etc.

On circule en voiture à cheval, ou avec « le courrier » (la diligence ?), mais aussi beaucoup à cheval et, particulièrement les jeunes, à pied.

*« 28 juillet 1850. Je suis descendu mercredi à Concise et remonté le même jour à pied. »* Journal de Ferdinand Du Pasquier.

Eugénie Brélaz a deux sœurs : Marianne et Clémentine qui, dès la première année, séjournent aussi régulièrement aux Rasses.

Marianne (1807–1855) a épousé Jean-Henri Merle d'Aubigné (1794–1872), historien de la Réforme. Celui-ci avait participé activement au réveil religieux des années 1820–1830. Il fut nommé professeur d'histoire de l'Église à l'école de théologie de l'Oratoire (source, Alain Perrot). Ils vivent à Genève et ont trois enfants : Oswald, Anna et Émile, sensiblement du même âge que les enfants de Ferdinand Du Pasquier. Tous ont fait de très nombreux séjours aux Rasses, dès la première année d'installation.

*« 31 juillet 1841. Le soir nos chers amis Merle avec leurs deux enfants, une bonne et un jeune Anglais, et notre chère mère, sont arrivés de Genève... Ils ont couché à la maison, qui, y compris les domestiques s'est trouvée ainsi abriter vingt personnes tant grandes que petites. »* Journal de Ferdinand Du Pasquier.

Clémentine (1811-1892) possède un talent artistique reconnu et a laissé des croquis et dessins des paysages de la région.

*« 12 juillet 1841. Couru avec les enfants à la rencontre de Clémentine qui s'est annoncée pour aujourd'hui... »* Journal de Ferdinand Du Pasquier.

Clémentine figure dans le *Dictionnaire des artistes suisses* de 1912. Elle épouse en 1850 à Bullet le jeune pasteur Jules Lenoir (1825–1867). Ils ont vécu en France, notamment à Villefavard dans le Limousin, de 1850 à 1853.

« 30 juin 1853. Nous avons accompagné jusqu'à Pontarlier notre cher Arthur qui va en Angleterre et fera en passant par la France une visite à sa tante Clem à Villefavard\*. » Journal d'Eugène Du Pasquier.

Après le décès de son mari, Clémentine Lenoir achète, en octobre 1869, La Combette, à Zélie Champod née Gaillard.

Une autre famille habitant Genève, Louis Perrot (d'abord Jaquet-Droz, puis Pourtalès), sa femme et ses quatre enfants : Max, Adèle, Julie et Adolphe, ceux-ci un peu plus âgés que les enfants de Ferdinand Du Pasquier et de Jean-Henri Merle d'Aubigné, se sont aussi attachés aux Rasses : Louis Perrot-Portalès avait eu de bons contacts avec les Ferdinand Du Pasquier au milieu du siècle. Il les avait visités à la Vieille Maison. Dans son agenda de 1851, il écrit le

\* On sait par ailleurs que le ministère pastoral y a ensuite été assuré par Philibert Boubila de 1853 à 1883, puis par Édouard Maury de 1883 à 1886. Ce dernier était le mari de Sophie Maury, née Monnerat, deuxième fille de Jules Monnerat, sœur de Pauline Du Pasquier.



La Combette, 2002.

8 janvier : « *Première visite à Genève de Madame Ferdinand Du Pasquier depuis la mort de son mari.* » Il semble que Louis Perrot y soit aussi venu, invité par son ami le docteur Andréa\*. Mais le passage des quatre enfants de Louis Perrot-Portalès à la Vieille

Maison n'est signalé que beaucoup plus tard, dans le *Livre des Pèlerins* (1883, puis 1896) et dans le journal que tenait Ferdinand Du Pasquier jusqu'en 1851, puis Eugène, jusqu'à sa mort en 1893. Les Rasses jouissaient-elles déjà d'une réputation favorable ? À quel titre ? Qui donc a inventé les Rasses ?

\* Ou Andreae, dont le nom figure sur un rocher au sommet du Chasseron. V. Andreae (1817-1900) était pharmacien à Fleurier. Botaniste de renom, il parcourait la montagne du Chasseron.



Au centre, la maison de Rham, à droite le coin de l'enclos de la Vieille Maison, 1884.

## II.

1870-1900

### Six maisons... ou plutôt sept

Les années passent, jalonnées par le passage mythique d'un siècle à l'autre, et les trop réelles conflagrations. De la guerre de 70, on a dû parler aux Rasses, d'autant que la retraite de l'armée Bourbaki à travers les Verrières toutes proches a laissé des souvenirs et des traces – quelques illustrations dans nos placards.

En fait une grande partie des troupes, 25 000 hommes, est passée par l'Auberson. Une pierre d'autel a d'ailleurs été offerte par les familles des survivants à la localité. Elle est visible dans l'église de l'Auberson. (Propos de Madame Josette Joseph de l'Auberson à Antoine Duchemin)

Clémentine Lenoir, qui a perdu son mari en 1867, achète en 1869 à Zélie Champod née Gaillard, La Combette, la moitié Est d'une maison paysanne\* située au-dessous du Grand Hôtel. Les travaux de remise en état ou de transformation se déroulent en 1870 et 1871.

\* Archives cantonales vau-  
doises, cote GF 108/7  
F° 84

Eugénie Du Pasquier (Brélaz) veuve depuis 1851

est toujours la maîtresse de maison de la Vieille Maison et le restera jusqu'à son décès en 1893. Ses enfants ont grandi, se sont mariés et ont eux-mêmes une famille souvent nombreuse. Mathilde Du Pasquier (1836–1904) a épousé Georges de Montmollin (1832–1906). C'est le début de la « dynastie de Montmollin » à la Vieille Maison.

Ferdinand Du Pasquier (1841–1912), qui a épousé Gabrielle de Meuron, achète le premier, en 1876, un terrain et fait construire la maison qui sera par la suite la maison de Rham\*.

\* Archives cantonales vau-  
doises, cote GF 108/7  
F° 59

« 17 juin 1877. Henri a retenu de Ferdinand la maison de Louis Bonnet, qu'il avait achetée du fils pour avoir les champs qui sont au dessous de la maison brûlée de Leuba, dont il a fait l'acquisition pour y bâtir une fois. » Journal d'Eugène Du Pasquier.

« 18 juin 1879. Me voici de nouveau aux Rasses... [écrit Marguerite de Montmollin, fille de Mathilde et de



La maison de Rham, 2002.



Le Frêne, en arrière-plan, le Crêt, 1883.

Georges, après un séjour en Allemagne pour apprendre l'Allemand]. *J'ai trouvé Grand-maman Mimi et Tante Gabrielle dans le train, cette dernière va seulement aux Rasses pour arranger la nouvelle maison. Il fait un froid affreux...* »  
Journal de Marguerite de Montmollin.

Peut-être est-ce cette « nouvelle maison » qui est à l'origine de la dénomination de « Vieille Maison » pour la première habitation familiale ?

Henri Du Pasquier (1846–1903), qui a épousé Pauline Monnerat et en a trois enfants, Éric, Marthe et Hélène, achète\* à son tour une ferme qu'il transforme et aménage en 1890 et occupe en 1891, et qui deviendra le Frêne, juste en face de la Vieille Maison.

\* Archives cantonales vaudoises, cote GF 108/7 F° 204

*« 2 juillet 1891. Le 6, les Henri arrivent avec leurs trois enfants et leur quatre domestiques pour s'installer dans leur*

*maison, où ils ont fait de nouvelles chambres et seront bien commodément établis. » Journal d'Eugénie Du Pasquier.*

Les uns et les autres ont plusieurs chevaux, et Eugénie Du Pasquier achète alors le grand terrain des Présottes en bordure des Planets destiné à produire de quoi nourrir les chevaux.

*« 1<sup>er</sup> août 1892. Georges vient avec Ferdinand, Henri et moi aux Présottes pour le partage des champs qu'ils auront à récolter chacun avec plus de régularité, Henri réclamant, maintenant qu'il a quatre chevaux à nourrir, une part égale de foin à celle de son frère. » Journal d'Eugénie Du Pasquier.*

*« 16 septembre 1892. Henri est arrivé à midi et repartira demain soir. On est occupé à lui bâtir une écurie contre la maison d'Henri Gaillard. Ce bâtiment fait un très mauvais effet de chez moi et nous ôte la vue sur le grand sapin et la route de Bulet depuis le couvert. » Journal d'Eugénie Du Pasquier.*

En 1892, Clémentine Lenoir décède sans héritiers. La Combette revient à une hoirie Du Pasquier-Montmollin. Elle est régulièrement louée, notamment à une famille neuchâteloise, les Godet. Toutefois, une chambre est réservée en permanence à Arthur Du Pasquier, pour ses séjours aux Rasses.

En 1893 Eugénie Du Pasquier meurt et lègue la Vieille Maison à sa fille Mathilde de Montmollin.

La même année, Mathilde de Montmollin note après la mort de sa mère : *« Nous avons fait le partage de ce que maman laissait. Henri a gardé les Présottes et nous la Vieille Maison. »*

Mathilde de Montmollin continue donc d'habiter la Vieille Maison, avec ses sept enfants et bientôt de nombreux petits-enfants.

À l'extrémité des Rasses, à l'est, Adèle Perrot qui a épousé Adolphe Salomon, fait construire. Selon une première version, et comme certaines familles aisées à cette époque, elle a d'abord fait



La façade nord du Frêne, vers 1885 et, ci-dessous la façade sud.



bâtir un chalet plus modeste, le Mazet, pour y séjourner en attendant que soit achevée une maison plus importante, au-delà de la route menant au Chasseron. Mais peut-être n'est-ce pas le Mazet qui sert d'habitation temporaire à Adèle Perrot.

*« Avant de faire construire, tante Adèle habitait un petit logement près de la Combette. »* Souvenirs d'Élisabeth, dite Lily Perrot recueillis par sa fille Denise.



Le Mazet en 1870 et aujourd'hui.





Le chalet Salomon en 1885 et aujourd'hui.

Cette deuxième maison est terminée en 1883. C'est le chalet Salomon du nom du mari d'Adèle Perrot, qui dès lors revend sa première maison à Émile Merle d'Aubigné (1846–1884), et à sa femme Jeanne Bruneton (1856–1945), « tante Jeanne de Nîmes ».

Selon une autre version : « *Les parents de Jeanne Merle d'Aubigné, Monsieur et Madame Bruneton, "tellement braves", avec un accent de Nîmes très fort, ont acheté le Mazet à Monsieur Paccaud – qui est l'architecte à la fois du Mazet et du chalet Salomon. On appela ce chalet le Mazet en réminiscence d'habitations de la contrée nîmoise. Le mari de tante Jeanne, remarquable, travaillant à la Société des instruments de physique, à Genève, était déjà mort d'une maladie mentale. C'est Monsieur Bruneton qu'on imitait en répétant : "Le baromètre a fait une chute terrible, il est descendu jusqu'à tempête" et "Il y a une dépression du côté des Açores."* » Souvenirs de Lily Perrot.

« *Émile Merle d'Aubigné fut ingénieur à Vizille et à Bellegarde. Ingénieur-directeur du Service des eaux et sources*

*motrices de la ville de Genève. » Généalogie Merle d'Aubigné, éditée par Éric Bungener à Genève.*

*« C'est à ce titre qu'on disait qu'il avait « construit » le jet d'eau de Genève ! » Source, Antoine Duchemin.*

*« En fait, l'idée d'un jet d'eau revient à l'ingénieur Constant Buttiaz (grand-père du pasteur André Bieler) et la réalisation peut aussi être attribuée à l'ingénieur Théodore Turrettini. » Alain Perrot.*

La deuxième version relative au Mazet paraît plus proche de la réalité : selon les registres fonciers, la commune de Bullet vend un terrain à Monsieur Paccaud architecte en 1883 et celui-ci revend le terrain construit à Jeanne Merle d'Aubigné déjà veuve, en 1888\*. Il est aussi possible que Monsieur Paccaud architecte ait loué le Mazet à Adèle

\* Archives cantonales vaudaises, cote 108/8 F° 190, 1928, 2110



Devant la Vieille Maison, entre autres, les trois sœurs Brélaz, Jeanne Merle d'Aubigné, Marianne Duchemin..., 1886.

Salomon, en attendant que soit achevé le Chalet Salomon, ce qui expliquerait la première version.

Jeanne Merle d'Aubigné reçoit chez elle, au Mazet les neveux et nièces de son mari, enfants d'Anna et d'Adolphe Duchemin ainsi que ceux issus du deuxième mariage de Jean-Henri Merle d'Aubigné avec Fanny Hardy.

Adèle Salomon reçoit au chalet Salomon ses frères Max et Adolphe et sa sœur Julie.

*« 5 août 1885. C'est un délice de s'installer dans ces jolies chambres si coquettement fournies... Mais ce qui frappe le plus, c'est toujours la pièce du centre – hall ou grange – garnie de meubles anciens, chaises, tables, bahuts, ornée d'une belle lanterne suspendue au centre par une chaîne vénitienne, des oiseaux empaillés, vases, brocs, panoplies, aiguière, etc. Le salon est aussi délicieux, avec son meuble de tapisserie à fond noisette pâle qui s'harmonise avec la boiserie et n'ôte rien de l'aspect clair et gai que lui donnent ses larges et basses fenêtres. »* Journal de Julie Perrot, sœur d'Adèle, épouse d'Albert de Meuron.

C'est peut-être là la période la plus faste des Rasses, au moins du point de vue familial. Les très nombreux cousins et amis de ces différentes branches se rencontrent beaucoup, se promènent ensemble.



*« 6 août 1885. Hermann de Montmollin vient relancer notre jeunesse pour une partie au lac de Saint-Point, combinée hier et à laquelle on avait renoncé – le temps se remet en effet. Le soleil et le brouillard entrent en lutte, mais le brouillard et même la pluie finissant par l'emporter, puis un vent aigre... »* Journal de Julie Perrot.



Ceux qui jouent au tennis sur le Planets en 1890...

Ils jouent au tennis...

*« Dimanche 9 août 1885. (...) Au sortir, nous flânonns tous ensemble autour de la maison, puis quelques pas avec Max sur les Planets, rencontrant au retour la bande joyeuse partie pour le tennis, ne songeant pas que c'est l'heure du service, et que n'y allant pas, il ne faut pas froisser les fidèles, non plus que les profanes obligés de fermer leurs quilliers et leurs pintes. »  
Journal de Julie Perrot.*

Ce n'est pas encore le tennis des Présettes, mais un terrain de fortune aménagé devant la Vieille Maison.

*« Les billons et le tennis étaient entre la Vieille Maison et la maison Gaillard. Tous les pliants et les coussins, qui existent encore, étaient transportés sur les Planets, et ceux de chez Salomon et de partout s'installaient dès seize heures et regar-*



et ceux qui les regardent, dont Alice Duchemin.

*daient jouer au tennis. Après, il y avait le souper, et puis la jeunesse se retrouvait. Il y avait toujours des amis, des invités. On se promenait en chantant. C'était une vie absolument exquise, on était tellement nombreux comme cousins. » Souvenirs de Lily Perrot.*

Certaines relations se nouent qui ne sont pas sans rapport avec l'histoire des familles et des maisons. C'est ainsi qu'Élisabeth de Montmollin, dite « Lily », dernière enfant de Mathilde et Georges de Montmollin, rencontre puis épouse Louis Perrot, fils d'Adolphe Perrot, le frère d'Adèle.

*« Tante Jeanne s'est toujours beaucoup intéressée à moi ; elle fut chargée de s'informer si je serais consentante d'épouser Louis Perrot. » Souvenirs de Lily Perrot.*

Au Frêne, séjournent désormais Henri Du Pasquier, sa femme Pauline Monnerat et leurs trois enfants. Pauline Monnerat est la



Les Fougères, 1900.

filles de Jules Monnerat, homme d'affaires de Vevey, qui avait racheté à Henri Nestlé son entreprise et en avait fait une véritable et fructueuse société industrielle. La famille d'Henri et de Pauline est donc particulièrement à l'aise.

*« Il semble que Pauline Du Pasquier n'aimait pas la maison du Frêne, trop rustique à son goût. Elle voulait construire un chalet semblable à celui de sa cousine Anne Bovet à Gryon. »*  
Propos et souvenirs de Martine Frochaux.

La construction du chalet « Les Fougères » est donc entreprise et achevée en 1900.

*« Henri Du Pasquier se tenait, dit-on, en bas du chantier, et vérifiait une à une les billes de bois qui devaient être utilisées. Il rejetait impitoyablement les billes présentant des défauts. »*

Propos et on-dit recueillis, divers souvenirs d'Antoine Duchemin.

*« Très sociable, Henri Du Pasquier engageait volontiers la conversation avec tous les promeneurs sur les Planets, et n'hésitait pas à les inviter impromptu à sa table, au grand dam de Pauline. »* Antoine Duchemin.



Aux Fougères, Hélène, Éric et Marthe Du Pasquier, Pierre Burnier et, assise, Pauline Du Pasquier, 1900.



Aux Fougères, Jacqueline Duchemin et Christine Jorcin, 1998



Devant les Fougères, vers 1900... et aujourd'hui.

---



### III.

#### 1900-1918

## Le tournant du siècle

Après 1900 la vie aux Rasses n'a guère changé. Cependant la construction du chemin de fer d'Yverdon à Sainte-Croix, inauguré en 1893, et du Grand Hôtel achevé en 1897 annoncent les premiers touristes.

*En 1902, Henri Du Pasquier meurt subitement à Aarau, où il s'était rendu pour l'achat du cheval militaire de son fils Éric, qui y faisait son « école de recrue » dans la cavalerie. Martine Frochaux.*

En 1904, Mathilde de Montmollin décède, la Vieille Maison revient à ses deux filles, Maggy, qui a épousé le pasteur Henry Berguer, et Lily qui a épousé Louis Perrot. Toutefois cette dernière possédant par son mari une grande propriété à Genève (Chambésy), renonce à cet héritage. Mais les relations de grande amitié entre cousins Perrot et Montmollin se traduisent par des séjours chaque année aux Rasses.

« *Mes séjours de petite fille et d'adolescente à la Vieille Maison sont des souvenirs entièrement lumineux... Ces deux ou trois semaines que je passais chaque année à la Vieille Maison se démarquaient totalement du reste de mon existence : celle de Chambésy... En somme, nous les enfants étions royalement libres, à part quelques règles indispensables à observer, mais si peu... ! Telles qu'arriver à l'heure aux repas, ne jamais emprunter l'escalier du vestibule pour se rendre à la grange, ne pas souiller l'intérieur avec des souliers mouillés ou crottés... »  
Denise Perrot, *La Vieille Maison, cœur de « mes » Rasses.**

À son tour Ferdinand Du Pasquier, « associé de la banque Du Pasquier-Montmollin avec son cousin Albert de Montmollin, meurt en 1912, plus précisément le 28 avril, soit deux jours avant le mariage d'Éric Du Pasquier [son cousin germain] avec Marianne de Dardel, le 30 avril 1912 » (Martine Frochaux). Sa maison des Rasses revient à sa fille Marie, épouse de Léon de Rham. Les naissances de leurs six enfants s'échelonnent de 1896 à 1906. Léon de Rham, ingénieur, a participé à la construction de la ligne de chemin de fer Yverdon –

\* Les travaux (...) furent dirigés par les ingénieurs Frédéric Rey pour la section de la plaine, et par Léon de Rham pour la partie Baulmes – Sainte-Croix. (*Le Chemin de fer Yverdon – Sainte-Croix*, par R. Scholz et Michel Py, pp. 20 et 26).

Sainte-Croix\*, projetée et financée par William Barbey, ingénieur et botaniste, « à la condition expresse que l'exploitation soit suspendue le dimanche. »

Les jeunes qui se retrouvent aux Rasses sont principalement les enfants d'Albert de Montmollin, frère de Maggy Berguer, et les enfants un peu plus âgés d'Henri et Pauline Du Pasquier. De nombreuses photographies témoignent des promenades à bicyclette, des séances de déguisement et des réunions dans l'une ou l'autre des maisons.

La Combette appartient aux héritiers de Clémentine Lenoir, soit quinze personnes... : Éric et Hélène Du Pasquier ; Henry et Raymond Burnier ; Georges, Albert, Hermann, Charles et François



La Combette, 2002.

---

de Montmollin ; Marguerite Berguer ; Élisabeth Perrot ; Agnès Meckenstock ; Marie de Rham ; Paul et Gustave Du Pasquier.

Elle est régulièrement louée, notamment à la famille Godet. Une chambre est cependant réservée à Arthur Du Pasquier. À son décès en 1916, Éric Du Pasquier, représentant l'hoirie propriétaire, propose à Henri Louis Godet neveu du théologien Frédéric Godet, qui loue la maison depuis plusieurs années, d'acheter La Combette. Celui-ci accepte, et La Combette sort de l'histoire familiale. Elle appartient aujourd'hui à Pierre Denis Méthet, petit-fils d'Henri Godet.

Au Mazet, après le décès d'Émile, Jeanne Merle d'Aubigné continue d'accueillir des neveux et nièces. En particulier Léopold Duchemin et ses sœurs Mathilde et Marianne, ainsi que des neveux issus du deuxième mariage de Jean-Henri Merle d'Aubigné.

*« Ma tante Jeanne m'invitait au début de l'été. Le chalet sentait bon le bois résineux et l'épicerie de choix, les bouquets de*

*montagne. À huit heures tous les matins, culte pour tous y compris la domesticité, puis excellent petit déjeuner. Les neveux directs de tante Jeanne, enfants de tante Anna Duchemin, bien plus âgés que moi, venaient pour les vacances : tantes Marianne, Mathilde et Anna, et oncle Léo... Quand oncle Léo était là, j'étais ravi : il était affecté à la cartographie du Tonkin, il avait beaucoup voyagé, chassé le tigre, et racontait beaucoup d'histoires. Quand il avait plu la veille – ce qui est fréquent dans le Jura – il me réveillait à six heures ; on se chaussait sur le perron et on partait sans bruit. On suivait la lisière du bois, et pour huit heures juste, nous étions de retour au chalet avec deux grands paniers de blanchisseuse pleins de bolets. » Émile Merle d'Aubigné, fils de Charles et petit-fils de Jean-Henri Merle d'Aubigné, *Souvenirs de vacances de 1894 à 1914*.*

Le chalet Salomon appartient depuis 1902 à Charles Salomon, fils d'Adolphe Salomon, de son premier mariage.

Cette période s'achève par la Guerre de 14. La Suisse, épargnée du fait de sa neutralité, est un îlot de paix. Elle accueille et interne certains combattants prisonniers évacués d'Allemagne pour raison de santé, et c'est ainsi que Léopold Duchemin, fils d'Adolphe Duchemin et d'Anna Merle d'Aubigné, (oncle Léo ci-dessus) se retrouve aux Rasses en 1918, et y rencontre Hélène Du Pasquier... L'armistice n'est plus bien loin, qui va ouvrir une nouvelle mais trop courte période de paix.

#### IV.

### 1918-1945

## L'entre-deux-guerres

Cette période, pourtant bien courte, est génératrice de grands changements. L'évolution technologique et l'industrialisation marquent profondément la société.

*« Dans ces hivers interminables, dans ce haut pays ingrat, les paysans, cela fait trois siècles, ont cherché à meubler les longues journées de froidure, à gagner quelques sous aussi, dans les vastes maisons que la vaste cheminée tempérerait à peine, au point qu'on se tenait souvent dans l'étable où les bêtes dispensaient un peu de chaleur. Les femmes s'étaient mises à faire de la broderie, de la dentelle, et les hommes des pièces d'horlogerie pour des établisateurs de Genève ou de La Chaux-de-Fonds. Quel voyageur, quel démarcheur a le premier introduit les musiques mécaniques dans la région, on en a perdu le souvenir... Ce travail d'appoint avait peu à peu supplanté l'horlogerie. La demande avait dû se faire plus forte, les plus entre-*

*prenants avaient centralisé les commandes, créé des ateliers, attiré les autres dans ce qui avait fini par devenir des usines... Quand il était enfant, tout ce quartier bourdonnait d'activités, les ouvriers en blouses grises couraient sans cesse d'un atelier à l'autre, porteurs d'une caissette, d'un bon de commande, de quelques pièces de métal. Le malheureux gamin qui venait traîner par là se faisait apostropher :*

*— Qu'est-ce que tu fous dans nos pattes ? File tout de suite ou je te botte les fesses !*

*» Aujourd'hui ces hautes maisons dorment, rêvant à des temps anciens... » Michel Bühler, *La Parole volée*.*

L'électricité progresse. Elle est installée dans tous les chalets des Rasses : aux Fougères, au Frêne, à la maison de Rham, mais pas à la Vieille Maison, dont les occupants tiennent à garder la façon de vivre traditionnelle. Aux Fougères, elle est installée avec une certaine prudence : les interrupteurs sont placés assez haut pour être hors de portée des enfants. Une lampe par pièce et des prises de courant, seulement dans les pièces de séjour. Cela met fin aux cortèges certainement pittoresques mais dangereux des habitants montant se coucher une lampe à pétrole à la main.

L'eau courante arrive d'abord au Grand Hôtel en 1921, pompée depuis une source située au-dessus des Gorges de la Covatannaz. Puis, des canalisations desservent tout le hameau, l'eau étant pompée de la plaine. Jusqu'à cette date, les maisons des Rasses ne disposent que de l'eau pluviale récoltée dans les citernes de chacune.

*« La citerne des Fougères était équipée de trois filtres, de pierre, de sable et de charbon qui nous impressionnaient fort. On peut encore voir à la cave une pompe à bras qui alimentait un réservoir de charge situé dans les combles. On nous disait que les jeunes ayant commis quelques sottises étaient alors astreints à fournir un certain nombre de coups de pompes, en guise de réparation. » Antoine Duchemin.*



La Vieille Maison, 1885.

« La Vieille Maison reste le centre de toute l'activité foisonnante de la jeunesse séjournant aux Rasses.

» En bande, les garçons de nos diverses demeures partaient tôt le matin pour se rendre dans une ferme Du Pasquier, appelée Vers-chez-Bordon. Située non loin du Vuissens des Meuron, dans la direction du Creux-du-Van, on mettait trois bonnes heures pour l'atteindre des Rasses. Nous les filles, réagissions beaucoup à cette équipée des garçons. Elle représentait dans notre esprit une sorte de pèlerinage convivial ayant pour aboutissement tout profane une dégustation de merveilleuse crème du Jura.

» Le Grand Hôtel exerçait aussi une certaine fascination sur cette jeunesse. La jeunesse se réunissait donc après le "souper" sur la route de Sainte-Croix pour la tournée quotidienne en général jusqu'aux Replans. Il n'était pas question de nous balader sur les Planets car nous cherchions des divertissements, une certaine "vie de société", par exemple la rencontre de

*quelques hôtes des deux hôtels des Rasses... Notre bande, lorsqu'elle était au complet, comportait Alain, Lisette, Jean et moi pour la Vieille Maison, parfois Henry et Raymond Burnier pour les Fougères, Michette et Riquet pour le Frêne, toujours Blaise et Bernard Du Pasquier, de temps en temps Maurice de Rham pour la maison de Rham. » Denise Perrot, La Vieille Maison, cœur de « mes » Rasses.*

Les enfants d'Henri et Pauline Du Pasquier se sont mariés. Marthe a deux enfants, Henry et Raymond Burnier. Éric a épousé Marianne de Dardel et en a quatre enfants : Micheline, Henry, Roger et Martine. Enfin, Hélène a épousé Léopold Duchemin en 1919. C'est le deuxième mariage issu des relations de voisinage des Rasses. Ils ont aussi quatre enfants : Françoise, Jacques, Antoine (moi-même) et Rémi. Dès lors, mes propres souvenirs s'ajoutent aux témoignages qui illustrent ce texte.

De 1900 à 1923 la maison du Frêne est louées aux Georges de Montmollin, qui l'occupent avec leurs enfants, Guy, Marcel, Roger, Dolly, Misy...

Pauline Du Pasquier, veuve depuis 1903, meurt en 1922. Après sa mort, les Éric Du Pasquier et les Duchemin passent quelques étés ensemble aux Fougères, puis le partage se fait.

Les Fougères vont à Léopold et Hélène Duchemin, et Le Frêne et les Présettes à Éric et Marianne Du Pasquier qui « s'installent au Frêne en 1925 après y avoir fait des travaux d'aménagement : eau courante et chauffage, permettant de



Les Fougères, vers 1900.

*faire des séjours d'hiver, au début de la mode des sports d'hiver »*  
(Martine Frochaux).

\* \*  
\*

Le monde change. L'automobile progresse. Léopold Duchemin fait construire un garage au coin de l'enclos des Fougères. Éric et Marianne transforment leur écurie. Ils ont pour leurs numéros d'immatriculation des numéros à trois chiffres, NE 524 et NE 525, parmi les premiers de Neuchâtel.

Henry et Raymond Burnier, grands voyageurs, s'établissent l'un au Kenya, l'autre aux Indes, mais séjournent volontiers aux Rasses, chez leurs oncle ou tante lors de leurs passages en Suisse.

*« Henry séjournait parfois avec son fidèle serviteur et ami kenyan, Salim. Il affirmait avoir été réveillé certaines nuits par Salim, paniqué par les meuglements des vaches sur les pâturages, qui criait : "Au secours ! Les éléphants ! les éléphants !..." »* Antoine Duchemin.

Maggy Berguer meurt en 1933, et en 1937, à la mort d'Henri Berguer, la Vieille Maison est léguée à deux de leurs nièces, filles d'Albert de Montmollin, Maggy Rychner et Suzanne de Montmollin.

Le monde change : on ne passe plus tout l'été aux Rasses. On partage son temps entre la mer ou la plaine, et la montagne. On découvre aussi d'autres montagnes plus hautes et plus prestigieuses que le Jura. Ainsi, les enfants de Léon et Marie De Rham.

*« Tout jeunes, ils grimpaient aux arbres et l'on raconte que l'un d'eux étant tombé de la cime aux pieds de tante Marie, celle-ci se contenta de lui dire : "Voyons Gilbert (ou Étienne ou Maurice), va jouer plus loin ! Tu nous déranges." »* Antoine Duchemin.

Mais devenus passionnés d'alpinisme, notamment le mathématicien réputé Georges de Rham, ils préférèrent les Alpes aux Rasses et à la maison de Rham et particulièrement le massif de l'Argentine, au dessus de Bex, où ils ouvrent de nouvelles voies d'escalade.

Leur fille cependant, Jacqueline de Sévery, avec ses enfants, reste fidèle aux Rasses.

*« Pierre et Dominique étaient exactement contemporains de mon frère Rémi et de moi-même, et nous étions pleins d'admiration pour la façon dont ils faisaient voler leur cerf-volant : ils le faisaient monter si haut qu'ils pouvaient l'attacher à un piquet et le laisser des heures durant. » Antoine Duchemin.*

Tout ne change pas. Certains sont plus fidèles que d'autres aux traditions. Les occupants de la Vieille Maison résistent aux tentatives du modernisme, et n'installent ni l'électricité ni le téléphone.

Tante Jeanne Merle d'Aubigné, accompagnée de ses nièces Marianne et Mathilde parcourt fidèlement les Planets, à petits pas jusqu'aux Cluds, puis seulement jusqu'aux Rochassons.

Marianne Du Pasquier, au Frêne, continue d'organiser des séances de « gâteaux au beurre » auxquelles sont invités quelques heureux élus des autres chalets et de la plaine.

On trouve encore des bolets et des chanterelles à la lisière de la forêt. Les troupeaux des Rasses et de Bullet continuent de paître sur les pâturages des Planets, sans clôture, sous la seule surveillance de leurs bergers.

*« Par les étés les plus chauds, les bêtes étaient sorties le soir après la traite et paissaient toute la nuit. Leurs sonnailles berçaient notre sommeil. Elles montaient en broutant à travers la forêt, et le matin, redescendaient avant la plus forte chaleur. Le troupeau des Rasses défilait alors devant le chalet des Fougères ».* Antoine Duchemin.

Et bien heureusement, ce ne sont pas seulement les jeunes, mais

aussi les adultes qui continuent à se rencontrer, entre chalets, ou montés pour la journée.

*« Les "oncle Charlie, oncle Gusti..." , pour moi bien difficiles à situer sur les arbres généalogiques familiaux, et bien sûr Henry et Raymond Burnier, ne manquaient pas de rendre visite à ma mère aux Fougères, lors de leur passage aux Rasses. » Antoine Duchemin.*

À nouveau la guerre met fin à une période heureuse et sans soucis pour la plupart des estivants des Rasses. Les Fougères et le Mazet dont les propriétaires habitent la France restent fermés de 1940 à 1945.

*« Cependant, l'été 1941, a lieu le grand jubilé à la Vieille Maison, grande réunion de famille malgré la gravité des événements. » Alain Perrot.*



Les Planets aujourd'hui.



Les Fougères en 1900,  
s'enfouissent en 1937,  
disparaissent aujourd'hui...

V.  
1945-1975  
Les trente glorieuses

Au lendemain de la guerre, les choses évoluent rapidement. Les années qui suivent voient un fort développement économique. Les industries mécaniques de Sainte-Croix sont particulièrement florissantes : Paillard-Bolex, Hermès-Précisa, Thorens, etc.

*« En fait, il y avait deux grandes sociétés, vous en avez certainement entendu parler. C'étaient des entreprises familiales, concurrentes, c'était à qui se développerait le plus. La première produisait des briquets, des radios, et ces fameux pick-up, on disait des tourne disques, qui étaient à la pointe du progrès il y a à peine quinze ans. Les autres construisaient des caméras et des projecteurs pour le cinéma, des machines à écrire. Dans ce domaine aussi ils étaient connus mondialement, ils avaient même dû construire des usines à Yverdon et à Orbe. Puis on a appris que ceux-là avaient racheté les premiers. » Michel Bühler, La Parole volée.*

De moins en moins de familles vivent de l'élevage. Les dernières vaches des Rasses sont celles de Lucien Champod.

*« Lucien était le fils d'une famille prestigieuse des Rasses, celle de Louis Champod, tout à la fois agriculteur, charcutier et matelassier. Resté vieux garçon, Lucien s'occupait seul avec sa mère de la ferme, et avait laissé tomber les activités annexes. Au décès de sa mère, la tenue de la ferme et de la maison s'était dégradée progressivement au point que le laitier des Rasses, Monsieur Petitpierre, refusait le lait que Lucien venait lui livrer. Peu après, Lucien renonçait à toute exploitation : il n'y avait plus de vaches aux Rasses. » Antoine Duchemin.*

Une série de petits chalets sont construits le long de la route du Chasseron. Ils sont occupés de façon permanente par des habitants travaillant à Sainte-Croix ou à Yverdon. De l'autre côté de la route, à peu près au départ des pistes de fond actuelles, le « ruclon » a disparu, définitivement comblé.

Avec l'élévation du niveau de vie le statut touristique des Rasses s'affirme, et les villégiatures d'été se complètent d'activités touristiques d'hiver, rendues d'abord possibles par l'existence du télésiège des Avattes puis par l'apparition du premier téléski aux Rasses.

Au lendemain de la guerre, la famille Duchemin est durement frappée de deuils successifs : Françoise en 1946, Jacques et Rémi accidentellement en 1949 et Hélène, leur mère, en 1952. Antoine qui a épousé Jacqueline Pariselle en 1949 reste le seul propriétaire des Fougères, qui seront heureusement rapidement repeuplées de sept enfants entre 1950 et 1966.

Le développement économique de ces années d'après guerre et l'élévation du niveau de vie qui en résulte modifient profondément les modes de vie, et par conséquent les séjours aux Rasses. Les voyages empiètent sur ces séjours, mais en revanche les vacances d'hiver voient les chalets se rouvrir.

*« C'est à Noël 1953 que nous séjournons pour la première fois*



Les Fougères, hiver 2002.

*aux Fougères en hiver. Il faut se relever la nuit pour recharger la chaudière fonctionnant au charbon. Tandis que les plus courageux partent skier en rejoignant le télésiège des Avattes par Praz-Bûchon à travers la forêt, les autres forment une longue caravane tractée par une malheureuse 2 CV jusqu'au télésiège. Jusqu'au jour où la gendarmerie y met le holà ! Tout le monde part désormais par la forêt, mais apprécie l'ouverture d'un premier télésiège en 1967. » Antoine Duchemin.*

Les jeux olympiques de 1968 à Grenoble développent un intérêt nouveau pour le ski de fond pour lequel les Rasses sont particulièrement bien placés.

Les facilités de circulation et l'habitude des voyages entraînent d'autres évolutions : on peut désormais commander raclettes ou fondues naguère propres au Valais, dans les restaurants ou chalets d'alpage du Jura. Mais les « gâteaux au beurre » sont devenus prohibitifs, et les chalets où l'on peut voir faire le fromage sont devenus plus rares.

Pendant, les générations se succédant, les familles sont désor-

mais moins proches, et les relations entre chalets se sont progressivement distendues.

Le Mazet change de main en 1945, au décès de Jeanne Merle d'Aubigné qui le lègue à sa filleule Mathilde Duchemin. Sans alliance ni descendance, celle-ci le lègue à son tour, en 1960, à son filleul Jean-Louis Perrot. Ainsi la descendance de Lily Perrot, qui avait renoncé à sa part d'héritage de la Vieille Maison, prend à nouveau pied dans une des maisons des Rasses. En 1969, Jean-Louis Perrot lègue le Mazet à deux de ses filles : Maud, qui a épousé Georges de Coulon et Andrienne, épouse de Michel Soutter, cinéaste (1932-1991).

*« C'est aux Rasses que Michel Soutter tourne L'Escapade, en 1973, utilisant pour les extérieurs le Grand Hôtel et le Mazet, et pour les intérieurs les Fougères. » Antoine Duchemin.*

*« C'est aux Rasses, à trois kilomètres de Sainte-Croix, que depuis plusieurs années, les Soutter passent leurs vacances d'été et d'hiver dans un chalet familial [le Mazet] qui pour les besoins du tournage deviendra le chalet d'Auguste, l'écrivain bourru. Aux Rasses, Michel a écrit la plupart de ses scénarios de films et de dramatiques TV. Là, il peut faire alterner grandes marches par les crêtes et mise en mots sur la page blanche. En fait, Michel « marche » toujours ses films... L'hiver dernier, c'est en descendant des Rasses à Sainte-Croix que l'idée de départ de L'Escapade a germé en lui. » Michel Boujut, L'Escapade ou le cinéma selon Soutter, L'Âge d'homme.*

*« Dans ma vie comme dans mon cinéma, j'essaie de garder une certaine naïveté. C'est le seul moyen de regarder le monde comme on aimerait qu'il soit, de voir les gens et les événements par le mauvais côté de la lorgnette ! C'est aussi une manière de ne pas trop voir ce qui pourrait nous faire désespérer de tout, et*

*de nous-mêmes. C'est aussi une manière d'être bon public en face de tout ce qui se passe et de croire que tout peut encore changer. Mais la naïveté n'exclut pas la ruse et la malice, l'intuition et la connaissance, toutes ces qualités enfantines qu'on perd peu à peu. C'est peut-être de là que vient ma "petite musique !" »* Propos de Michel Soutter. Ibid.

La maison de Rham est vendue après le décès de Marie de Rham en 1958, ou peut-être seulement après 1965.

*« En hiver 64-65, j'ai encore contacté Georges de Rham pour lui demander l'autorisation de mettre ma voiture dans leur remise [actuellement colonie des Écureuils]. »* Martine Frochaux.

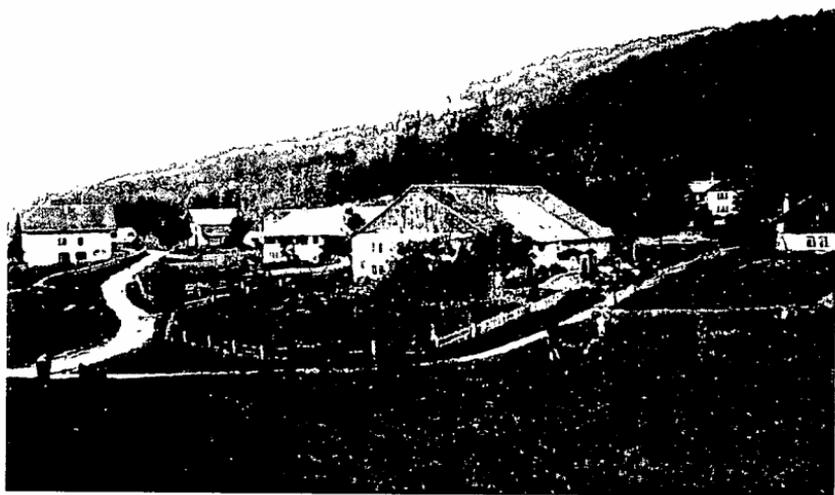
Le chalet Salomon a été précédemment vendu à la famille Preitner sans relation avec la famille.

À la Vieille Maison, Suzanne de Montmollin transmet en 1962 sa part de propriété à sa nièce Violaine de Montmollin en parallèle avec Maggy Rychner.

Chaque été, Violaine invite ses neveux à séjourner quelques semaines, avant de laisser la place aux enfants de Maggy Rychner.



Les Écureuils, 2002.



Le Fréne vu du Crêt. À gauche la route de Bullet et la maison de Rham et à droite au fond, la Vieille Maison, 1884

## VI. 1975-2000 Les vingt-cinq dernières

À partir de la première crise pétrolière, la situation économique s'est dégradée progressivement. Sainte-Croix s'est enfoncée peu à peu dans la crise.

*« Les nouveaux propriétaires ont décidé qu'ils devaient se concentrer sur certains produits, pour pouvoir garder leur place. Ils ont vendu les pick-up à des Allemands, un peu après ils ont fait la même chose avec leurs caméras. Et puis surtout, ils se sont opposés à ce que d'autres industries viennent s'installer ici, vous comprenez, ils employaient tellement de monde, ils étaient les seigneurs... » Michel Bühler, La Parole volée.*

... Et s'efforcent désormais de valoriser ses autres atouts et particulièrement le tourisme dans le cadre de ce qu'on appelle *Le Balcon du Jura*. L'évolution est difficile, car les enneigements sont incertains, et le temps d'été parfois décourageant.

*« L'hiver, on fait du ski, et il vient des touristes de la Plaine,*

*de France aussi, et depuis quelque temps, depuis qu'on a construit en dessous de l'asile des vieillards cette série de grands chalets, des Libanais, des gens du Golfe, qui y ont acheté des appartements. Les commerçants les regardent arriver en se frottant les mains, les autres disent :*

*— Ce n'est pas eux qui nous donneront du travail. Ils viennent placer leur argent en Suisse, c'est tout. » Michel Bühler, La Parole volée.*

Au Frêne, au décès de Marianne Du Pasquier en 1978, ce sont Roger et Martine qui se partagent la maison. Celle-ci se prête particulièrement bien à un découpage en deux parties tout à fait symétriques.

En 1983, Maggy Rychner transmet à son décès sa part de la Vieille Maison à son fils Jean et sa famille. Les ménages des trois enfants de Maggy Rychner viennent à tour de rôle, une année après l'autre en août. Puis les enfants de Lisette Delbrouck (l'aînée) renoncent. Violaine de Montmollin occupe la maison en juillet, et y reçoit ses neveux et nièces.

En 1991 Michel Soutter, qui s'était attaché aux Rasses et à ses habitants, disparaît.

*« On s'était habitué à voir Michel sur le trajet entre le Mazet et l'épicerie, en longues conversations avec l'un ou l'autre des habitants des Rasses. Mieux que beaucoup d'entre nous il avait réussi à établir ce lien, fluctuant à travers les générations, entre population vacancière et population autochtone. » Antoine Duchemin.*

Aux Fougères, les enfants d'Antoine et Jacqueline occupent à tour de rôle le chalet. Ils en sont tous propriétaires au sein d'une société qui leur assure l'égalité d'accès et d'utilisation... ce qui laisse présager quelques difficultés pour l'avenir !

Les pâturages des Rasses, cet immense espace libre à perte de vue, où des générations ont cheminé avec bonheur, sont sacrifiés de

diverses façons : des barbelés et des fils électrifiés viennent couper l'espace en lots réservés à tel ou tel troupeau. L'élevage perd d'ailleurs du terrain au profit du tourisme et de la société de loisirs.

C'est principalement le ski sous ses diverses formes, piste et fond, puis raquettes, qui attire le plus de monde. La prairie devant les Fougères est barrée par les départs de téléskis et surtout par un hangar à ratracks de dimensions impressionnantes. L'abondance des voitures a nécessité la création d'un immense parking goudronné tout le long des Présertes. Les jours d'affluence on compte jusqu'à sept cents voitures !

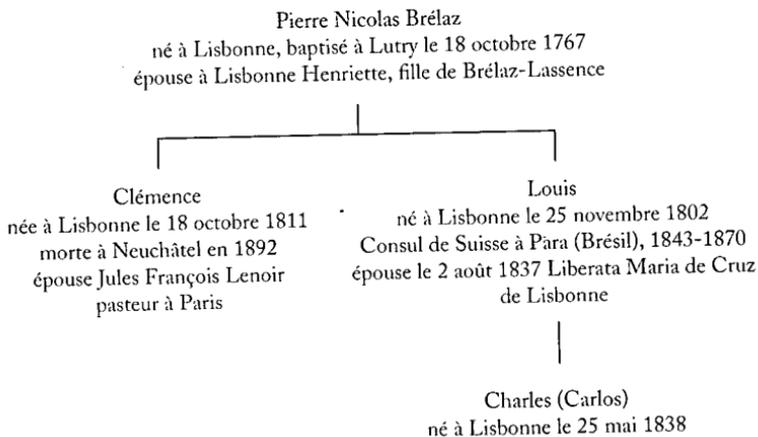
Certains événements annuels drainent une foule considérable : la Mara, course de ski de fond début mars, et la compétition de motocross qui vient chaque automne labourer le peu d'herbes devant les chalets. Le tracé passe devant les Fougères et franchit devant la Vieille Maison des buttes de terre de deux mètres de haut et plusieurs mètres de long, qui se veulent provisoires mais qui semblent bien être définitives. C'est là que se tenaient les parties de tennis improvisées à la fin du siècle avant-dernier !

On comprend que l'une après l'autre, les générations successives tiennent le même discours en pleurant leurs Rasses passées. Et pourtant les générations nouvelles, l'une après l'autre et malgré les changements survenus éprouvent pour les Rasses un profond attachement toujours renouvelé.

## Quelques personnages en marge de l'histoire familiale aux Rasses

### Louis Brélaz (1802-?)

*Selon les archives citées ci-dessous, il est le frère de Clémence (ou Clémentine) Brélaz  
et par conséquent d'Eugénie et Marianne... et d'une baronne de Kessler.*



Par lettre du 3 octobre 1867, Monsieur Louis Brélaz écrit à Monsieur Eugène Raffard, consul général de la Confédération Suisse au Brésil.

*« Peu de jours avant celui annoncé pour célébrer la fête de l'inauguration de l'Amazone, j'ai reçu la triste nouvelle de la mort de deux proches parents, la Baronne de Kessler, et Jules Lenoir, la première ma sœur, qui demeurait à Lisbonne, et le second mon beau-frère, ministre de l'Église protestante, résidant à Paris, et dès lors j'ai dû renoncer à l'idée de concourir à une grande fête comme consul de la Confédération Suisse, et de prendre part aux réjouissances qui ont eu lieu à cette occasion. »*  
Archives cantonales vaudoises, code P Campiche 14 – Brélaz.

Questions : Quels sont donc ce frère inconnu des trois sœurs Brélaz, et cette sœur baronne ? Peut-être sont-ils moins inconnus qu'oubliés ?

On trouve en effet dans le *Livre des Pèlerins* de la Vieille Maison :

- en 1841, Madame Brélaz (mère ? Clémentine est nommée par son prénom, et Marianne par « les Merle », nos chers amis Merle, etc.) ;
- en 1842, Monsieur et Madame Lassence ;
- en 1845, Madame Brélaz et Charles Brélaz (Carlos ?) ;
- en 1847, Madame Brélaz et Charles Brélaz ;
- en 1850, Charles Brélaz.

Compte tenu de la date de naissance de Louis, s'agirait-il des fruits d'un premier mariage de Pierre Nicolas ? Que signifie « fille de Brélaz-Lassence » attribué à Henriette, épouse de Pierre Nicolas ? Est-ce simplement qu'elle est une Lassence et a épousé un Brélaz ? Pourquoi les autres sœurs de Clémence ne sont-elles pas mentionnées sur cet arbre généalogique ?

## Jules Lenoir (1825–1867)

Il séjourne fréquemment à la Vieille Maison, il est pasteur et épouse Clémentine Brélaz.

*« On trouve au dossier [du jugement de la Cour de cassation, (voir ci-après)] les certificats d'études théologiques, et d'admission au titre de pasteur, qui lui ont été donnés le 1<sup>er</sup> octobre 1845 et le 22 décembre 1849, entre autres par Messieurs Merle d'Aubigné et Laharpe à Genève, et enfin le 4 septembre 1850, à Sainte-Foy (Gironde), par dix pasteurs... »*

Il épouse, le 3 août 1850 à Bullet, Clémentine Brélaz, son aînée de 14 ans. Le mariage ne semble pas avoir été très apprécié par la famille de Clémentine. Mésalliance ? Différence d'âge ? Options religieuses ?

Son premier poste est à Villefavard, dans le Limousin, de 1850 à 1853. Dès 1851, il rencontre des difficultés dans l'exercice de son ministère.

Extrait du compte-rendu du procès de Monsieur le Pasteur Jules Lenoir devant la cour de cassation, 1851, documents en la possession de Pierre-Denis Méthet, à la Combette :

26 janvier 1851. Jules Lenoir tient une réunion publique.

27 janvier 1851. Arrêté préfectoral spécial d'interdiction des réunions de clubs.

23 février 1851. Jules Lenoir



Le temple de Villefavard, 1885.

tient une deuxième réunion publique. Arrêté, il est retenu prisonnier du 23 au 24 février.

10 mai 1851. Jugement du tribunal de Bellac. Il « *renvoie purement et simplement sans amende ni dépens, Jules Lenoir de la plainte portée contre lui par le ministère public.* »

8 août 1851. Le ministère public fait appel. La cour d'appel de Limoges « *déclare Jules Lenoir coupable de contravention à l'arrêté du préfet de la Haute-Vienne du 27 janvier 1851, le condamne en conséquence à cinq francs d'amende et aux frais envers l'État.* »

8 novembre 1851. Pourvoi en cassation

13 novembre 1851. La cour de cassation « *casse et annule l'arrêt rendu le 8 août 1851 par la cour d'appel de Limoges (...) ordonne la restitution de l'amende consignée, et pour être de nouveau statué sur l'appel du ministère public, renvoie la cause devant la cour d'appel de Riom.* »

20 janvier 1852. La cour d'appel de Riom confirme que « *en fait comme en droit, il n'y a pas de la part de Jules Lenoir contravention aux dits arrêtés.* »

Les différents débats ont porté sur la nationalité de ce pasteur, « étranger et non français », rattaché à une église non reconnue, et sur ses réunions religieuses assimilées à des réunions de clubs politiques, à quoi est opposée l'atteinte aux libertés publiques et au droit de réunion. Mais on peut se demander si les prétextes politiques ne masquaient pas une opposition du clergé, dans cette région très catholique.

Le 12 avril 1852, par une lettre à sa sœur Eugénie, Clémentine dit sa réticence à quitter Villefavard pour un autre poste à Glay, et écrit :

« *Sous un régime où l'on est observé, (...) le mieux qu'on ait à faire est de rester bien tranquilles où l'on est, et de faire parler de soi le moins possible.* »

Jules Lenoir occupe ensuite plusieurs postes pastoraux en France

et finalement à Paris. Il est l'auteur d'un essai sur le baptême des enfants, dans lequel il s'élève vigoureusement contre cette pratique, « *tant du point de vue dogmatique que du point de vue biblique* » (archives de Pierre-Denis Méthet).

## Oswald (Willem) Merle d'Aubigné (1836–1875)

Il est le fils de Jean-Henri Merle d'Aubigné et de Marianne Brélaz, et frère aîné d'Anna, d'Émile et de quatre autres enfants morts en bas âge. De ces sept enfants, seule Anna aura des descendants.

Au décès d'Anna sa mère en 1855, Oswald âgé de dix-neuf ans est en voyage.

*« Il est fort éloigné ; il ne peut être averti à temps de l'état de sa mère. Nous venons de recevoir une lettre de lui de Bombay. (...) Il est probablement maintenant en Chine »* écrit son père dans sa relation des derniers jours de son épouse. Archives de Pierre-Denis Méthet.

*« Établi à New York en 1858, il fut officier dans l'armée fédérale pendant la guerre de Sécession. Membre de l'Order of the Mystic Shine, New York, 16 juin 1871, ordre proche de la maçonnerie, Washington Post, 11 juin 1935. »* Extrait de la généalogie des Merle d'Aubigné éditée par Éric Bungener, Genève.

## Arthur Du Pasquier (1834–1916)

Il est le frère aîné de Mathilde, Ferdinand et Henry Du Pasquier, qui auront tous trois une maison aux Rasses. « *Il fut négociant* » selon le livre de la famille Du Pasquier. Il partit jeune à l'étranger.

*30 juin 1853. Nous avons accompagné jusqu'à Pontarlier notre cher Arthur qui va en Angleterre et fera en passant par la France une visite à sa tante Clem à Villefavard.* Journal d'Eugénie Du Pasquier aux Rasses.

Il exerce son négoce aux États Unis où il se ruine, au détriment probable de ses proches. On en parle, semble-t-il, avec une certaine ironie comme « l'oncle Arthur d'Amérique ». Il reste cependant fidèle aux Rasses, où une chambre lui est réservée à la Combette. Cette maison n'est vendue qu'après son décès.

## Charles Salomon

Il est le fils du premier mariage d'Adolphe Salomon, et par conséquent le beau-fils d'Adèle Salomon sa deuxième épouse. Il y a beaucoup d'affection entre Charles et sa belle-mère, et il est considéré comme un oncle véritable à la fois mythique et prestigieux par les enfants de Louis Perrot neveu d'Adèle. Au décès de celle-ci, il hérite en 1902 du chalet Salomon. Il en reste propriétaire jusqu'en 1922, et le revend alors à Frédéric ou Hermann Preitner. La famille Preitner est toujours propriétaire.

Il est juriste de formation et s'intéresse particulièrement au droit international. Il est l'auteur en 1889 d'un ouvrage intitulé *L'Occupation des territoires sans maître* qui traite du caractère juri-

dique des « conquêtes coloniales », et comporte déjà des analyses critiques fort pertinentes.

En 1914, c'est lui qui annonce à la Vieille Maison l'imminence du conflit :

*La catastrophe imminente nous était prophétisée le lendemain de notre arrivée par Charles S. Henry Berguer, Livre des Pèlerins, 1914.*

Il est associé aux tractations – qui échouèrent – en vue d'une paix séparée avec l'Autriche au début de l'année 1917.

## Léopold Duchemin (1870–1934)

Il est le fils d'Adolphe Duchemin et d'Anna Merle d'Aubigné. Sorti de Saint-Cyr, il est officier dans l'infanterie de marine, ou infanterie coloniale, ce qui lui permet de faire deux fois la moitié du tour du monde. Spécialisé dans les opérations du Service géographique des armées, il participe au tracé de la frontière entre le Sénégal et la Gambie. Il parcourt Madagascar, le Tonkin, le Tell algérien, la Sénégambie, puis l'Indochine et enfin le Maroc. En 1914, il est engagé dans la bataille de la Marne, fait prisonnier, et évacué et interné en Suisse fin 1917. Il retourne au Maroc en 1918, et définitivement en France en 1919. Il retrouve aux Rasses Hélène Du Pasquier, et l'épouse le 6 août 1919.

Malgré ce parcours mouvementé, il termine sa carrière seulement comme lieutenant-colonel, soit en raison de sa longue captivité, soit, peut-être, en conséquence du climat dans l'armée au moment de l'affaire Dreyfus, et de la prévention possible vis à vis d'un officier protestant...

Il faut noter le destin tragique de trois générations successives :  
— par son premier mariage avec Marianne Brélaz, Jean-Henri

Merle d'Aubigné a sept enfants. Quatre meurent en bas âge, seule Anna aura une descendance ;

— par son mariage avec Adolphe Duchemin, Anna a sept enfants. Seul Léopold aura une descendance ;

— par son mariage avec Hélène Du Pasquier, Léopold Duchemin a quatre enfants. Seul Antoine aura une descendance ; à ce jour, sept enfants, vingt-deux petits-enfants et deux arrière-petits-enfants.

## Henry Burnier (1910–1992)

Henry et Raymond Burnier perdent leur mère jeunes, en 1913. Ils passent leur enfance en Algérie, un peu livrés à eux mêmes, puis reçoivent comme tuteurs André et Claire Chavannes. André Chavannes est président du Tribunal cantonal à Lausanne. C'est un couple plein d'humour et de bonté, et les deux garçons bénéficient alors de beaucoup de confiance et de compréhension. L'ami de Raymond, Alain Daniélou, écrit :

*« Leur tuteur, André Chavannes était leur oncle par alliance. Il était président du tribunal de Lausanne Il fut d'abord quelque peu inquiet de voir Raymond se lier avec un Français. (...) De plus j'étais un artiste et, pire encore un danseur. Le "bon oncle" me reçut cependant avec cordialité. Homme cultivé et sensible, il apprécia ma conception de l'art et mon caractère indépendant. Jamais ce sévère magistrat ne fit de remarque désobligeante. Ce mariage de deux garçons semblait, quand on allait chez lui, la chose la plus naturelle du monde... »* Alain Daniélou.

Après quelques années de voyages ensemble, Henry s'établit au Kenya, d'abord dans l'île de Lamu, puis à Mombasa. Il se lance

dans la culture des ananas, des orchidées, et, pendant la guerre, du sisal. Il est alors représentant de la Croix-Rouge britannique. À ce titre il visite régulièrement un camp de prisonniers, où les Britanniques internent des étrangers suspects. Il a l'occasion d'y rencontrer et d'apporter son réconfort à Henry de Monfreid. Il est consul honoraire de Suisse à Mombasa de 1968 à 1982.

Après la guerre, Henry accueillit toujours avec beaucoup de gentillesse les visiteurs familiaux ou non, venus faire des safaris au Kenya. Il resta aussi fidèle aux Rasses, à l'occasion de ses retours quasi annuels en Suisse.

## Raymond Burnier (1912–1969)

Lorsqu'Henry s'établit au Kenya, Raymond part avec son ami Alain Daniélou en Inde.

*« Raymond était un garçon remarquablement doué et sensible. Il avait un sens aigu de l'humour et trouvait toujours des mots amusants pour dédramatiser les situations. (...) Ses lettres étaient des chefs d'œuvre d'esprit. »* Alain Daniélou.

Raymond est très bon photographe. Ils vivent quinze ans à Bénarès, étudiant et s'imprégnant de la culture et de la musique hindoue, et publiant des articles et des ouvrages illustrés par Raymond.

*« Lorsque Jean Renoir vient en Inde réaliser son film Le Fleuve, Alain Daniélou lui présente une jeune Hindoue, Radha, qui devient le personnage principal du film. Raymond en est épris et finit par l'épouser. On raconte que le voyage de noces se fit à trois. L'union ne dura pas, mais elle semble avoir marqué la fin du séjour d'Alain et Raymond en Inde. »* Antoine Duchemin.

Raymond s'établit alors en Italie, aux environs de Rome, où il connaît une fin tragique. Officiellement mort d'une attaque cardiaque, il fut plus probablement assassiné par un de ses jeunes amis. Il n'y eut pas d'enquête.

*« Je me suis trouvé devant un difficile dilemme. Une enquête judiciaire pouvait empoisonner pendant des mois, voire des années, l'existence de tous ceux qui étaient présents. Et puis il y avait la famille de Raymond, le scandale. On ne pouvait plus rien pour Raymond. J'ai donc décidé de ne rien faire. » Alain Daniélou.*

## Postface

Cet ouvrage est évidemment loin d'être parfait. Il comporte beaucoup de lacunes et certainement quelques erreurs.

On constate un déséquilibre parfois important entre les témoignages ou les informations sur une maison ou sur une autre, entre une époque et une autre, entre les photos d'une maison ou d'une autre. Il arrive un moment où les efforts et le temps nécessaire pour recueillir de nouveaux éléments deviennent trop importants et compromettent l'aboutissement du travail déjà effectué. Il faut alors s'arrêter. D'autres prendront peut-être la suite...

Les pages blanches laissées en fin de volume permettront à chacun de noter pour lui-même, corrections, compléments ou commentaires.

## Remerciements

Mon intention première était de tracer l'arbre généalogique des personnes concernées et le schéma de transmission des chalets et maisons (voir page 68). Mes remerciements vont donc d'abord à Alain Perrot qui m'a fortement incité à rédiger un texte à l'appui de ce tableau. C'est également lui qui m'a fourni les témoignages de Julie Perrot au chalet Salomon, les informations sur la généalogie Perrot et sur Charles Salomon.

Merci à Violaine de Montmollin et Valentine Rychner qui m'ont donné accès au *Livre des pèlerins*, aux journaux tenus par Ferdinand Du Pasquier, Eugénie et leur fille Mathilde, et qui ont bien voulu relire et corriger mon texte.

Merci à Martine Frochaux qui m'a également apporté ses remarques et souvenirs, et qui a mis à ma disposition l'album de photos du Frêne, de la fin du siècle avant-dernier.

Merci à Monsieur et Madame Méthet à La Combette qui ont apporté tout un éclairage sur cette mystérieuse « septième maison », sur Clémentine Brélaz qui en fut propriétaire et sur son époux Jules Lenoir.

Merci encore à Denise Perrot qui a relu à plusieurs reprises ce travail et l'a aussi alimenté des souvenirs de sa mère Élisabeth (Lily) et de ses propres souvenirs rédigés avec beaucoup de sensibilité et d'émotion, *La Vieille Maison, cœur de « mes » Rasses*.

Merci enfin à Olivier Robert qui m'a aimablement proposé de mettre en forme cet ouvrage, contribuant à son caractère familial et lui conférant une allure inespérée.

## Témoignages et documents

Journal de Ferdinand Du Pasquier aux Rasses. Tenu chaque été depuis le premier séjour en 1841 jusqu'à sa mort en 1851.

Journal d'Eugénie Du Pasquier aux Rasses. Tenu de 1853 jusqu'à sa mort en 1893.

Journal de Marguerite de Montmollin jeune fille, en 1879.

Lettre de Clémentine Lenoir à sa sœur Eugénie.

Documents en la possession de Pierre-Denis Méthet à La Combette.

Journal de Julie Perrot, sœur d'Adèle, épouse d'Albert de Meuron.  
Extraits relatifs à ses séjours aux Rasses au chalet Salomon.

Alain Perrot, *Oncle Charles Salomon*, notice de 45 pages, chez Alain Perrot à Genève.

Souvenirs d'Élisabeth Perrot, dite Lily, pris en notes par Denise Perrot, un soir d'été 1967.

Extrait des *Souvenirs de Vacances de 1894 à 1914* d'Émile Merle d'Aubigné, fils de Charles et petit-fils de Jean-Henri Merle

d'Aubigné, de son second mariage avec Fanny Hardy, communiqué par Vincent Merle d'Aubigné son neveu.

Denise Perrot, *La Vieille Maison, cœur de « mes » Rasses*, chez Denise Perrot à Genève.

Souvenirs de Martine Frochaux.

Propos et on-dit recueillis, et souvenirs personnels d'Antoine Duchemin.

Archives cantonales vaudoises, Lausanne.

## Ouvrages

*Généalogie Merle d'Aubigné*, éditée par Éric Bungener à Genève.

Le livre des Du Pasquier, chez Thierry Du Pasquier à Paris.

PY M. et SCHOLZ R., *Le Chemin de fer Yverdon, Sainte-Croix*.

BÜHLER Michel, *La Parole volée*, édition Bernard Campiche.

DANIÉLOU Alain, *Le Chemin du labyrinthe*, édition Robert Laffont.

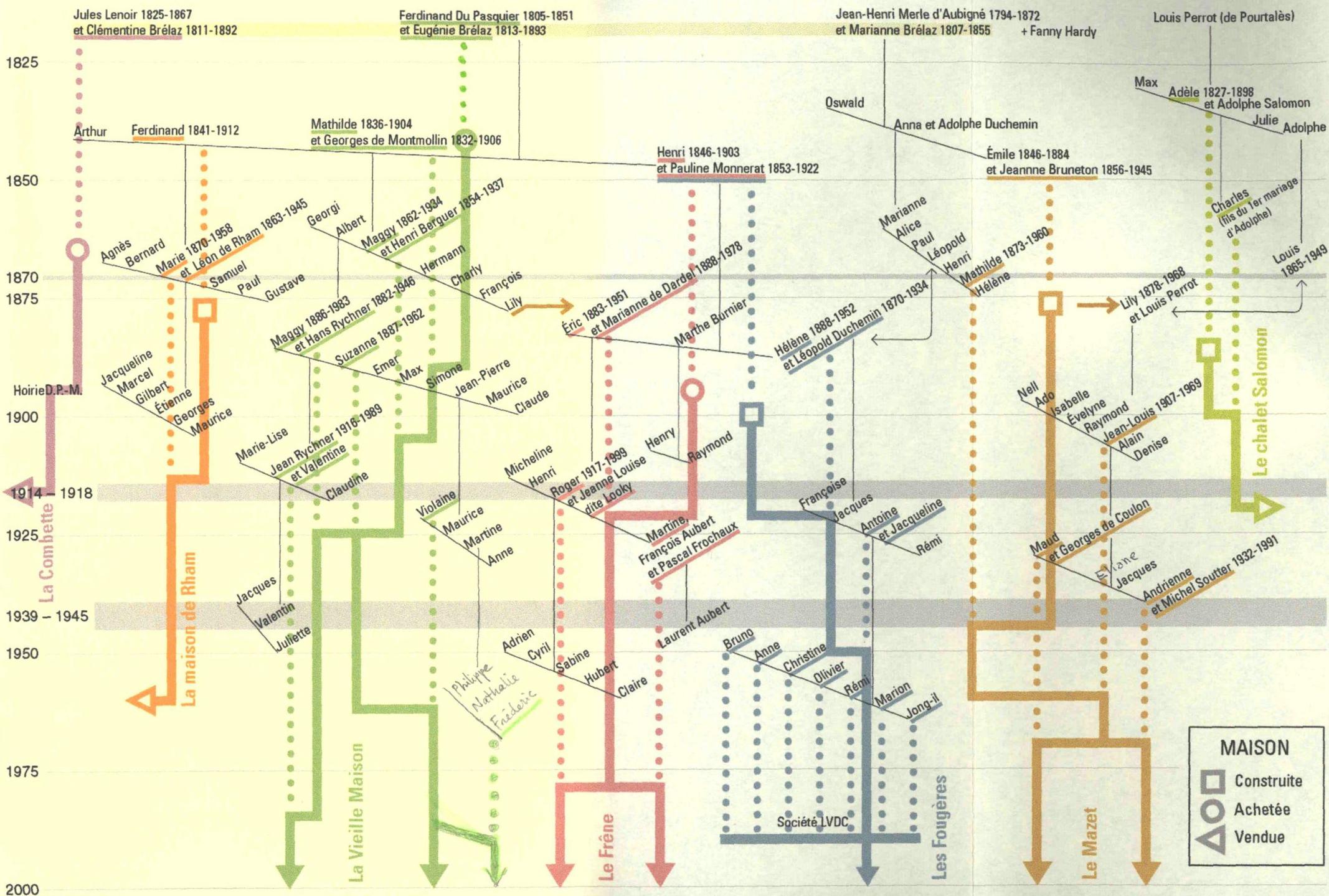
BOJUT Michel, *L'Escapade ou le cinéma selon Soutter*, édition L'Âge d'Homme.

## Principes de présentation des arbres généalogiques

- 1.- Les arbres généalogiques se rapportant aux six maisons concernées, ont été disposés côte à côte de gauche à droite dans l'ordre de la localisation réelle de ces maisons d'ouest en est .
- 2.- Afin de mieux faire apparaître qui vivait à la même époque, les arbres généalogiques sont tracés verticalement en tenant compte du temps, selon une échelle allant de 1825 à 2000.
- 3.- Pour chaque famille ou fratrie, la date de naissance n'est respectée que pour le premier et le dernier enfant, les autres étant répartis entre deux de façon linéaire, ou selon les nécessités du tracé.
- 4.- Par exception, Mathilde Du Pasquier épouse de Georges de Montmollin, figure entre ses frères Ferdinand et Henri, alors qu'elle est leur aînée, afin de pouvoir placer l'arbre généalogique de sa descendance comme prévu en 1.
- 5.- Par exception également, Élisabeth de Montmollin dite Lily, épouse de Louis Perrot a été reportée avec sa descendance à la droite du tableau, entre Émile et Jeanne Merle d'Aubigné d'une part et Adèle et Adolphe Salomon d'autre part, pour faciliter le tracé de la transmission du Mazet.
- 6.- Les personnes n'intervenant pas dans la transmission des maisons n'ont été représentées qu'exceptionnellement.

## Représentation de la transmission des maisons

- 1.- Alors que les personnes figurant sur les arbres généalogiques sont situées verticalement en fonction de leurs dates de naissance (au moins approximativement), les transmissions des maisons se sont généralement faites aux dates de décès des propriétaires.
- 2.- Ces transmissions sont représentées par les traits de couleur continus.
- 3.- Des trait pointillés de rappel permettent de repérer quels sont à tout moment les propriétaires, dont les noms sont en outre soulignés.



\*

---

Composé en Caslon, corps 11  
et achevé d'imprimer en mai 2003  
par ICN à Orthez

---

\*